

HERCULE VALJEAN

Le cheval du diable

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-037

Le cheval du diable

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 689 : version 1.0

Le cheval du diable

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Derrière une personnalité mystérieuse, inspirant une crainte atroce à tous les criminels, se cache un jeune homme du monde.

Désœuvré et oisif.

Un jeune qui inspire peu de respect de ses camarades, tellement il semble n'avoir rien à faire.

Riche à millions, il passe ses journées, ou semble les passer, à rien faire.

Mais en réalité, ce jeune homme est l'ennemi juré des criminels.

Car malgré son air nonchalant, sa haute taille, et son visage à l'air constamment ennuyé, ce jeune homme n'est nul autre que le Domino noir.

Le Domino noir, ennemi du crime, des criminels et de tous ceux qui s'opposent aux lois nécessaires.

Ennemi des meurtriers et des assassins,
ennemi des voleurs, des fraudeurs et des escrocs.

Ennemi de tout le gibier de potence et de
prison qui existe.

Sous son masque et sa grande houppelande
noire, le Domino noir combat le crime.

Ombre dans l'ombre, expert en déguisement,
expert en toutes les sciences employées dans la
lutte contre le crime, brave jusqu'à l'audace, le
Domino noir traque le coupable, et le met à sa
merci.

Ce soir, dans le riche vivoir de son luxueux
appartement, le Domino noir rêve.

Il vient de terminer une cause avec succès.

Une fois de plus, l'inspecteur Théo Belœil, de
l'escouade des homicides de la police
provinciale, s'est vu en face d'un homme dont le
parfait déguisement n'aurait jamais pu laisser
deviner la vraie personnalité.

Cet homme, c'est le Domino noir.

Et une fois de plus le Domino noir, avec son
astuce habituelle, a posé sa solution

mathématique à un crime qui promettait d'être insoluble.

Ce soir, il se repose.

Il a refusé une invitation.

Il a mis de côté deux engagements sans importance.

Il ne désire qu'une chose : voir arriver l'heure de regagner son lit, et dormir à son saoul jusqu'au grand jour.

Assis dans un fauteuil confortable, les pieds sur un ottoman, il sirote un vin fin en lisant son journal.

Il a regardé sa montre, et dans une heure il ira se coucher.

Il est neuf heures.

À ce moment, le « buzzer » de son appartement se fit entendre.

En rechignant contre le sort qui s'abattait ainsi sur lui, et lui amenait un visiteur à ce moment inopportun, il ouvrit.

Un prêtre se tenait sur le pas de la porte.

Un assez jeune prêtre.

La soutane tachée de boue et l'air d'autorité indiquèrent tout de suite au Domino noir que ce prêtre était un curé dans une paroisse rurale assez éloignée, où l'on ne jouissait pas de toutes les commodités de la ville.

Il l'invita à entrer.

Quand ils furent de nouveau assis dans le salon, le Domino noir demanda :

– Et qu'est-ce qui m'amène votre visite, monsieur l'abbé ?

– D'abord, je vais me présenter, dit le prêtre. Je suis l'abbé Dartois, curé de Saint-Dauville.

– Et que puis-je faire pour vous, monsieur le curé ?

– Je viens exposer un problème au Domino noir.

Le Domino noir, habitué à ces sortes de sorties, ne broncha pas.

– Le Domino noir ? Qui est-ce que ce personnage ?

Le curé sourit.

– Je comprends que mes paroles vous surprennent, mais voici, votre assistant, Benoît Augé, m’a dit de venir ici, vous voir. Il m’a confié votre secret.

– C’est bien imprudent de sa part, affirma le Domino.

– Pas du tout, il m’a confié le secret durant une confession. Vous voyez comme je suis lié au silence.

– Je vois... Eh bien, soit ! Je suis le Domino noir. Que puis-je faire pour vous être utile ?

– C’est une histoire assez étrange, commença le jeune curé, écoutez plutôt...

II

Le petit village de Saint-Dauville est situé dans les terres.

Loin de tout cours d'eau, sans communication de chemin de fer, cette place, destinée à la pauvreté, prospéra malgré tout.

La culture donnait bien, et le terrain se trouvait fort propice au tabac.

Bientôt, presque tous les habitants de la région cultivaient le tabac, et de grosses compagnies envoyaient, chaque automne, leurs camions, y charger de pleines ridelles de beaux paquets jaunes.

Cette culture, et la vente certaine, firent que bientôt, plusieurs familles se trouvèrent assez à l'aise.

On mangeait bien, on travaillait dur, et les sous s'amassaient.

Deux familles surtout, prospérèrent.

Les Marvaux et les Gougeon.

Ceux-là, à rencontre de toute logique, si l'on tient compte de la difficulté des communications, devinrent modérément riches.

Assez pour rouler voiture neuve tous les deux ans, et faire instruire plusieurs de leurs enfants.

Leur maison était bonne, et les bâtiments évalués gros prix.

Chaque année ils ajoutaient deux ou trois acres de plus à leurs champs de tabac.

Bientôt, la plupart du terrain entourant le village appartenait à l'une ou l'autre des deux familles.

Les vieux moururent, et furent remplacés par les jeunes.

On morcela un peu le bien, mais il en resta encore beaucoup pour chacun.

Puis des enfants poussèrent qui devinrent assez âgés pour se marier à leur tour.

Résultat, le village contenait une bonne

douzaine de Gougeon et une bonne douzaine de Marvaux, tous les Gougeon cousins entre eux, et tous les Marvaux de même.

Or, au temps où commence cette histoire, il se passa des choses étranges dans le village.

On ne fit que chuchoter d'abord.

Des rumeurs qui coururent sous le manteau.

Des voix qui murmurèrent des fantasmagories étonnantes.

On avait vu, le soir, la nuit tombée, un cheval dont les naseaux fumaient, et qui avait du feu après les pattes.

Ce cheval traînait une voiture noire dans laquelle se tenait un vieillard, rabougri, ramassé sur lui-même.

On ne pouvait distinguer le visage de l'homme.

C'était impossible, car le cheval courait toujours trop vite.

Mais on savait ceci.

Ce cheval était le cheval du diable.

Et c'était le diable dans la voiture noire.

On le savait, car quand le cheval arrivait devant l'église, le feu sortait encore plus de ses pattes, et il poussait un long hennissement.

Peu à peu, l'histoire prit corps.

On avait vu le cheval.

De plus en plus des personnes affirmaient que le cheval avait passé devant eux à toute vitesse.

Et chose étrange, on ne l'entendait pas courir.

Aucun bruit ne se faisait.

Il arrivait comme une trombe, caracolait deux ou trois fois devant une maison, puis disparaissait comme il était venu.

Et toujours son même manège devant l'église.

On en était sûr.

Le diable et son cheval noir visitaient Saint-Dauville.

Saint-Dauville avait quelque grand péché sur la conscience, car le diable y visitait et revenait encore.

S'il fallait en croire les histoires, le diable revenait tous les soirs, à peu près à la même heure.

Les choses en étaient là quand le curé y fut mêlé.

Bien malgré lui.

On lui avait raconté la chose.

Il avait ri.

Or comme il revenait d'une visite à une malade.

Comme il marchait paisiblement sur la rue.

Comme il prenait le chemin de son presbytère...

Vint le cheval noir à train d'enfer.

Sans bruit, le feu lui sortant des pattes, la fumée des naseaux.

Devant l'église, alors que le curé le voyait très bien, il s'arrêta presque, hennit, laissa sortir encore plus de feu de ses pattes, et continua son chemin.

Le curé le regarda aller.

Un peu plus loin, devant la demeure d'Alban Gougeon, le cheval caracola deux ou trois fois, hennit, puis repartit.

Le curé entendit un cri terrible, cri d'effroi et d'épouvante, et il vit sortir deux hommes en courant de chez Alban Gougeon.

Ils montraient le poing à la voiture-fantôme.

Le curé vit repasser le cheval traînant cette diabolique voiture, et remarqua que l'occupant, assis renfrogné dans le coin du siège, n'avait pas bougé d'un pouce.

C'est à dater de ce jour-là que le curé Dartois décida de tirer cette affaire au clair.

Mais il chercha en pure perte.

Nul coupable ne se découvrit.

Nul mobile pour ces étranges visites ne s'exposaient.

Il décida de voir le Domino noir, à Montréal, de lui présenter le problème, d'espérer en une solution.

III

— Ainsi, demanda le Domino noir, vous avez, dans votre village, un cheval-fantôme, une voiture-fantôme et un cocher-fantôme.

— Tout juste.

— Et vous voulez que j'aie voir à cette affaire ?

— Oui.

— Quand voulez-vous que j'aie ?

— Mon automobile est à la porte. Nous pouvons partir immédiatement. Saint-Dauville n'est qu'à quarante milles de Montréal. Nous y serions probablement pour une des randonnées de notre étrange visiteur.

Le Domino songea un instant à son sommeil qu'il manquerait, à ce repos qu'il ambitionnait.

Mais l'affaire était intéressante.

Il décida d'accepter l'invitation.

Il décida de partir avec ce curé.

D'aller combattre le fantôme.

Après les criminels endurcis, ce serait plaisant
de mesurer le fer avec ce fantôme campagnard.

Le Domino acquiesça.

Il prit son chapeau.

Endossa un paletot.

Et suivit le jeune curé.

IV

Les quarante milles furent vite franchis.

Le curé était bon chauffeur.

Il n'avait pas peur de la vitesse, et connaissait surtout la route.

Bientôt à travers les immenses champs de tabac, le Domino put voir scintiller des lumières.

Le curé Dartois montra avec sa pipe.

– Saint-Dauville.

Le Domino hocha la tête.

– Nous n'avons pas moisi en chemin.

Le jeune curé riait.

– J'aime la vitesse. Surtout la nuit.

Le Domino noir, que les effarantes prouesses automobiles du jeune prêtre avaient laissé littéralement moulu, opina :

– Vous aimez la vitesse, ça c’est sûr.

Et il se mit à rire aussi.

On arriva dans le village.

Le curé poussa sa voiture à travers la rue ombragée d’arbre.

Jusqu’au presbytère.

Une coquette maison de pierre sise sous un bouquet d’ormes.

Un site que même la nuit ne pouvait rendre repoussant.

On entra.

– Vous prendrez bien une tasse de thé chaud.

– Certainement.

– Le cheval n’apparaît jamais avant minuit.

Le Domino regarda sa montre.

Il siffla.

Il ne leur avait certainement pas pris de temps à se rendre.

Les quarante milles avaient été brûlés en une heure exactement.

On était partis vers neuf heures et quart, et il manquait encore dix minutes avant dix heures et trente.

Cela leur faisait une heure et demie à attendre.

Le Domino résolut de questionner plus avant le curé.

– En savourant ce thé, monsieur le curé, dites-moi quelque chose.

– Quoi ?

– Les Gougeon et les Marvaux sont les principales familles ici ?

– Oui.

– Sont-elles alliées entre elles ?

– Non.

– Y aurait-il avantage pour une famille à se que l'autre cesse d'exister ou s'en aille du village ?

– Il y aurait évidemment la possibilité que cela arrivant, l'une des familles puisse ainsi acheter à bon compte, les terres de l'autre.

– C'est le seul avantage que vous voyez ?

– Oui.

– Bon. Et maintenant, dites-moi, existe-t-il, au sein de chacune des familles, quelque inimitié, quelque haine pouvant susciter un mauvais tour ?

– Pas que je sache.

– Rien de spécial donc dans ces familles ?

– Une toute petite chose, mais sans importance dans l'affaire présente.

– Quoi donc ?

– L'insanité.

– L'insanité ?

– Oui, chez les Gougeon. Ils se sont mariés entre cousins. Et il y a des traces de folie chez chacun. Deux d'entre eux sont à l'asile.

– La folie peut évidemment expliquer l'acte...

– Non, je ne crois pas. Leur folie se traduit surtout par de l'idiotie pure et simple. Aucune morbidité, ou aucune violence, ce qui expliquerait le cheval aux pattes de feu.

Le Domino noir réfléchit un bon moment.

– Non, je ne vois rien dans tout cela qui peut m’être une piste.

Puis il se mit à rire.

– À moins, monsieur le curé, que le cheval soit vraiment un cheval diabolique.

Le curé rit à son tour.

– Voyons, je ne suis plus un enfant.

– Je disais ça...

– C’est un mauvais plaisant, et j’entends bien découvrir qui.

– Dites-moi, curé Dartois, devant quelle maison caracole surtout le cheval ?

– Devant celles des Gougeon.

– Combien de familles Gougeon, en tout ?

– Huit.

– Donc huit maisons.

– Oui.

– Et c’est toujours devant une maison Gougeon que ça se passe ?

– Toujours, à part la petite comédie devant

l'église.

– Le village est donc persuadé que c'est un cheval de l'enfer.

– Absolument.

– C'était le but cherché évidemment.

– Il n'y a pas d'erreur là-dessus.

– Donc un mauvais plaisant, avec un but bien défini...

– Tout juste ce que je crois.

– Et l'on n'a jamais tenté de suivre le cheval ?

– Allez dire ça aux villageois.

– Ils ont peur ?

– Naturellement, et pas un d'entre eux qui chercherait à suivre le cheval dans sa retraite.

– Dans le fond, je ne les blâme pas trop.

– Vous n'allez pas croire à cette histoire de démon ?

– Non, mais j'imagine ce que des âmes simples peuvent avoir peur.

– C'est vrai que ce facteur doit être pris en

considération.

– Et c'est probablement ce qu'a pensé le mauvais plaisant aussi.

Le Domino noir regarda sa montre.

– Je crois que nous ferions mieux d'aller se choisir un poste d'observation, monsieur le curé.
Il est onze heures trente.

– Allons !

Et les deux hommes sortirent.

V

Dans un buisson devant le presbytère, les deux hommes entreprirent de surveiller les allées et venues du cheval pour ce soir-là.

De leur point de vue, ils surveillèrent toute la rue du village.

Chaque maison était sous leurs yeux.

Tout à coup, comme ils se préparaient à attendre, le cheval arriva.

Sans bruit, comme d'habitude, le feu aux pattes, la fumée aux naseaux, et l'imperturbable passager dans son coin du siège.

Cette fois, le cheval passa tout droit devant l'église.

Le curé avait l'air désappointé.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le curé, il fera son petit jeu en revenant.

Le cheval courut jusque vers une maison non loin de l'église.

– Est-ce une maison d'un Gougeon, demanda le Domino noir ?

– Oui, celle de Fabien Gougeon, un des vieux.

– Bon, merci.

Le cheval fit ses cabrioles, hennit plusieurs fois, et de nouveau des cris d'effroi se firent entendre.

Puis il revint à toute vitesse.

– En passant l'église il fit en effet ce qu'il avait négligé de faire en s'en allant.

Le Domino noir, cependant, ne surveillait pas le cheval.

Il surveillait le passager affalé sur le siège.

Quand le véhicule fut parti, il se tourna vers le curé.

– Rentrons, monsieur le curé, je commence à comprendre.

Le curé eut un sourire joyeux.

– Vous pensez que vous allez trouver la solution ?

– C’est plus que possible, monsieur le curé.

Ils rentrèrent.

Prirent une autre tasse de thé.

Aux questions que lui posait le curé, le Domino répondit :

– Laissez-moi réfléchir, monsieur le curé.
Donnez-moi une nuit.

Le Domino dormit.

Il dormit comme une bûche.

Il dormit littéralement comme un bébé qui dort.

(Si ça existe des bébés qui dorment).

Il attribua ce sommeil au bon air.

Au grand air pur.

À l’air qui descendait droit des cieux sans être arrêté par la fumée.

Le bon air de campagne.

Plein d’oxygène et d’ozone.

Au matin, le Domino se sentait dix ans plus jeune.

Reposé, ragaillardi, solide.

Il descendit déjeuner.

Le curé l'attendait.

– Alors, mon cher, bien dormi ?

– Comme un enfant qui vient de naître.

– Bon.

– Et j'ai aussi réfléchi à notre affaire.

– Puis ?

– Il est devenu évident que nous avons affaire à un mauvais plaisant.

– Oui ?

– Oui. J'ai cru voir, hier soir, des cordes que tenait dans ses mains le passager de la voiture.

– Des cordes ?

– Oui, avec la nuit et l'énervement, on les verraient pas. Il suffirait de tirer une de ces cordes pour que le cheval se cabre et hennisse.

– Vous avez bien raison.

– Donc, s'il y a des cordes, pas de diable dans l'affaire.

– C'est bien ce que je croyais.

– Reste le feu aux pattes.

– Avez-vous une explication pour ça ?

– Je crois que oui. Un peu d'amadou attaché aux pattes, imbibé d'huile, et enflammé. Puis pour la fumée des naseaux, j'ai déjà lu quelque part qu'une pincée d'alun dans les naseaux les rétréciera tellement que l'expiration humide du cheval se condensera et semblera de la fumée. Ce sera plutôt comme une légère vapeur.

– Alors c'est simple.

– Très simple.

– Mais qu'est-ce que ça nous donne au juste de savoir ça ?

– Rien... Il s'agit maintenant de savoir quel est le but du farceur, et qui il peut bien être.

– Oui.

– C'est ce que j'ai l'intention de faire ce matin.

À ce moment, on vint sonner à la porte et le curé dut se retirer.

Le Domino, désireux de travailler seul, ce matin, partit et se mit à marcher dans le village.

Il marchait dans la direction d'où était venu le cheval.

Il marcha un bon dix minutes.

Il examinait les maisons.

Les champs, les pâturages.

Un moment, il crut avoir trouvé.

Mais ce n'était pas ça.

Alors il continua.

Jusqu'aux limites du village, et plus loin.

Dans le rang.

La première maison, la deuxième, la troisième.

Arrivé à la quatrième, il trouva ce qu'il cherchait.

Il examina la maison sans en avoir l'air, et reprit le chemin du village.

Il avait maintenant une piste sérieuse.

Restait à la mettre à bon usage.

Il rencontra une femme.

– Je vous demande pardon, madame, la maison là-bas, à qui appartient-elle ?

La femme le regarda d'un air soupçonneux.

– Pourquoi voulez-vous savoir ?

Le Domino noir sourit de son air le plus engageant.

– C'est par curiosité, je trouve que c'est une belle maison.

Elle appartient à Siméon Gougeon.

– Un jeune homme ?

– Oui, vingt-cinq ans.

– Bon, je vous remercie.

La femme le regarda, aller.

Le Domino marcha rapidement vers le village.

Il se rendit chez le notaire.

Il avait vu l'affiche indiquant l'étude de ce tabellion.

Il passa une heure en conférence avec lui.

Puis il sortit radieux.

L'affaire allait bien.

Il revint au presbytère.

Son sommeil l'avait reposé, et il ne regrettait plus du tout d'être venu dans ce village.

Il en était même fort content.

Il ne sonna pas au presbytère.

Il entra d'un pas joyeux.

Le curé, inquiet de son départ, l'attendait.

– Du nouveau ?

– Oui, beaucoup de nouveau.

– Vous tenez une idée ?

– Plus qu'une idée, monsieur le curé, une piste.

– Ah ?

– Certainement.

– Et je puis la savoir ?

– Non.

– Comme ça ?

– Comme ça, monsieur le curé...

– Alors quand ?

– Ce soir. Ce soir nous surveillons de nouveau.

– Et vous espérez en venir à un terme ?

– Je vous le dis, ce soir.

– Est-ce que c'est bien grave ?

Le Domino cessa de sourire.

– Oui, c'est grave.

– Tant que ça ?

– Assez pour qu'il soit temps d'y voir.

– Alors c'est plus qu'une farce ?

– Beaucoup plus.

– Un complot ?

– Presque.

– Contre les Gougeon ?

– Monsieur le curé !...

Le curé se prit un air contrit.

– Je m'excuse, je voudrais tant savoir.

– Votre curiosité vous jouera des mauvais tours.

– Je tenterai de la réfréner.

– Alors à ce soir, monsieur le curé.

– À ce soir ? Mais où allez-vous ?

– Moi... je vais vous confier un secret. J'ai vu, non loin d'ici, une charmante petite rivière. Je m'en vais pêcher.

Le curé Dartois rit de grand cœur.

– Et vraiment, monsieur, si je n'étais retenu par les devoirs de la cure, j'irais, moi aussi, agacer un peu le poisson. Voulez-vous une ligne ?

– Ce n'est pas de refus.

Le curé sortit une excellente ligne, de l'appât, enfin tout ce qu'il faut.

Et le Domino Noir, redevenu un enfant de la nature, partit à la pêche.

VI

« En revenant du bois joli... »

En revenant de la pêche.

En revenant du beau rêve qu'il venait de vivre.

De cet après-midi de paix sous les saules, les pieds pendant à l'eau, la bonne odeur des foin coupés dans les narines, le Domino souriait.

Car il était heureux.

Mais en revenant au presbytère, la vie l'assaillit de nouveau.

Le curé avait une mauvaise nouvelle.

L'un des Gougeon le plus souvent visité par le cheval noir était tourné complètement fou.

Sur l'ordre du médecin, on l'avait transporté cet après-midi à l'asile. Et sa femme ne le suivrait pas de loin.

Le Domino se gratta la tête.

Il fallait que ces attaques cessent.

L'affaire devenait grave.

L'affaire se compliquait.

Il se promit d'essayer de remédier au bobo le soir même.

Il avait tous les atouts.

Il ne s'agissait que d'agir au bon moment.

Déjà une victime rendait l'incarcération du mauvais plaisant facile.

Le Domino fut silencieux et grave au souper.

Il ne parla que peu, et le curé respecta son silence.

Puis, au cours de la veillée, le Domino s'efforça de garder la conversation sur des sujets courants, évitant de parler du cheval du diable.

Vers onze heures, il fit signe au curé, et tous deux sortirent dans l'ombre du soir.

Cette fois, le Domino, au lieu de se poster au même endroit que la veille, attira le curé vers une maison sise à l'entrée du village.

– Venez, dit-il, j'ai des raisons de croire, maintenant, que le cheval viendra ici ce soir ?

– Mais qui vous a dit ?

– Le notaire, monsieur le curé.

– Le notaire !

– Oui.

– Je ne comprends pas.

– Vous comprendrez bientôt. Suivez-moi.

Le Domino tâta sa poche.

Son revolver était là.

Il mit la main à sa poche.

Le jeu allait être dangereux.

L'adversaire était de taille.

Un homme de cette intelligence, était dangereux.

Du moins de cette intelligence du mal.

Le Domino réfléchissait.

Il lui faudrait, quand le cheval noir viendrait, sauter à la bride de la bête, et l'assommer.

Puis sauter dans la voiture.

Combattre à bras-le-corps avec l'occupant.

Ce ne serait pas mince affaire.

Il ne fallait pas manquer son coup.

Il se posta, suivi du curé, dans une haie non loin de la maison.

Accroupis, les deux hommes attendirent.

Leur attente, ce soir, fut longue.

Une heure pleine.

Il dépassait un peu minuit quand le cheval arriva.

Sans bruit, comme d'habitude.

Le feu, la fumée, la vitesse phénoménale.

Le cheval arrêta justement devant la maison qu'avait désigné le Domino noir.

Fit ses cabrioles.

Hennit plusieurs fois.

Encore les cris de frayeur dans la maison.

Mais cette fois, le cheval ne repartit pas aussitôt, car le Domino, altérant son plan à la

dernière seconde, avait sauté dans la voiture.

Un terrible combat s'était engagé.

Un combat à mort entre lui et le passager.

Celui-ci, de frêle apparence parce que renfrogné, se démontra un géant de plus de six pieds quand il se releva pour se défendre.

Le combat ne fut pas long.

Juste au moment où le Domino noir, plus versé ans l'art du combat, allait prendre le dessus, le cheval fit une embardée, le Domino perdit pied, et tomba sur le chemin.

Le passager lança un grand cri au cheval, et celui-ci partit comme l'éclair.

De nombreuses gens, sortis sur leur galerie pour voir ce qui se passait, virent passer la bête au grand trot.

Même la famille Gougeon attaqué ce soir.

Le Domino noir se releva.

Il n'avait aucun mal.

Mais il avait manqué son homme.

À ce moment, les gens réunis sur la galerie entendirent un grand cri qui venait de la maison.

Quelqu'un, qui venait de rentrer, venait de découvrir l'incendie.

Car la maison brûlait. Tout le haut était déjà en flamme quand on s'en aperçut.

Avec le peu de facilité pour éteindre l'incendie, la maison fut rasée en une demi-heure.

La femme Gougeon, une infirme, avait péri dans l'incendie.

Sans défense, muette et sourde, paralysée depuis toujours, elle avait péri sans un cri.

Le lendemain matin, l'époux Gougeon devenait fou à son tour.

On le transportait à l'asile.

Le Domino s'assit avec le curé.

– Faisons, monsieur le curé, le bilan de cette affaire. Vous voyez qu'elle commence à prendre de graves proportions.

– Le bilan est facile. Depuis les apparitions du cheval, quatre Gougeon sont fous, l'une est

morte.

– Il en reste combien ?

– Il en reste quatre.

– Et leurs épouse.

– Vous voyez que notre horrible farceur prend maintenant soin des deux à la fois.

– Il faut que ça cesse, déclara le Domino noir.

Le curé hocha affirmativement de la tête.

– Il faut certainement que ça cesse.

Le Domino se leva de table où ils achevaient de déjeuner.

– Nous avons aujourd’hui beaucoup de travail à accomplir.

– Mais tenez-vous un suspect, quelque chose ? demanda le curé ?

– Oui et non. J’ai des doutes.

– Sérieux ?

– Oui.

– Bon.

– Mais ce ne sont que des doutes. Tout pointe

dans cette direction.

Le curé alluma une cigarette.

– Laquelle ?

Le Domino haussa les épaules.

– Pourquoi vous le dire, monsieur le curé, il est beaucoup trop tôt.

– Mais vous venez de dire que ça doit cesser, cette chose-là.

– Je sais.

– Alors ?

– Alors je ne suis pas prêt à parler.

– À votre goût, mais j’aurais pu...

– Vous auriez pu m’aider ? Je ne crois pas. Il ne reste maintenant plus que de la chance, un peu de flair, et surtout de l’audace.

– J’ai des trois.

– Alors, soit, vous allez m’accompagner, nous allons faire une visite.

Le curé était curieux.

– Mais auparavant, dit le Domino, permettez-

moi de me déguiser.

– Pourquoi ?

– Dans quelques instants, je m'identifierai. Il ne faut jamais qu'on voit le Domino sous sa vraie personnalité. Vous êtes un privilégié.

– Je le sais.

– Alors laissez-moi me déguiser.

– Je vous attends dehors, dans... ?

– Dix minutes seulement, dix minutes.

– Bon, à tantôt.

– À tantôt, monsieur le curé.

VII

Dix minutes plus tard, un respectable monsieur, rondouillard, sortit du presbytère.

Le curé d'Artois n'en croyait pas ses yeux.

– Vous, c'est vous, ça ?

– Mais oui, c'est moi.

Même la voix était altérée.

– Je n'en reviens pas.

– Un truc du métier, monsieur le curé, tout simplement.

– Le curé se décida enfin à cesser d'examiner le Domino noir, puis il monta dans son automobile.

– Dans quel direction ?

– Par là.

Le Domino montrait l'entrée du village.

Le rang.

En deux minutes ils étaient rendus.

– Vous me présenterez, monsieur le curé.

– Certainement, mon cher.

Ils arrivaient à la maison de Siméon Gougeon.

Siméon était là.

Assis dans une berceuse, près du poêle, il fumait.

– Bonjour, Siméon.

– Bonjours, monsieur le curé.

– Je t’amène de la visite. Ce monsieur veut te voir. Je ne sais si tu connais le nom, c’est le Domino noir.

La stupéfaction de Gougeon prouvait qu’il connaissait le nom.

– Le Domino noir... mais... mais...

– Vous demandez ce que je veux, monsieur Gougeon ?

– Un peu, vous comprenez.

– Vous allez voir comme c’est simple.

- Parlez, je vous écoute.
- Vous connaissez cette histoire de cheval du diable, qui court le village ?
- Oui.
- Vous y croyez, vous ?
- Non.
- Non ?
- Je serai bête de croire à une pareille affaire.
- Le cheval n'est jamais venu ici ?
- Non.
- Pourtant il ne gambade que devant la maison d'un Gougeon. Ils en ont tous eu la visite.

Le bonhomme devint pâle.

- Je ne l'ai jamais vu.
- C'est un cheval noir, et il a une toute petite tache blanche, au côté.

Le bonhomme était plus pâle que jamais.

- Noir avec une petite tache blanche, hein ?
- Oui.

Il ralluma sa pipe, éteint durant la conversation.

– Je ne l’ai jamais vu, ce cheval.

– Vous êtes sûr ?

– J’en suis sûr.

– Bon, alors je voulais simplement m’assurer que votre maison a été épargnée.

– Elle l’a été.

– Ça ne vous paraît pas étrange ?

– Quoi donc ?

– Que les autres Gougeon sont attaqués, et que vous ne l’êtes pas ?

– Non.

– Vous me surprenez, c’est assez remarquable.

– Pas pour moi.

– Comment ça ?

– Probablement parce que je n’y crois pas à cette histoire.

Le Domino regarda longuement le bonhomme.

– Savez-vous que vous venez de dire quelque

chose de bien vrai ?

– Pensez-vous ?

– Oui. Vous ne croyez pas à l'histoire et vous êtes épargné.

– Je ne vois pas...

– C'est justement parce que le cheval n'a aucune influence sur vous que vous n'êtes pas attaqué. Comprenez-vous ?

Mais le bonhomme ne comprenait pas.

Le curé cependant, comprenait.

– Venez, dit-il au Domino, j'ai à vous parler.

Le Domino prit congé de Siméon Gougeon.

Dehors, le curé s'arrêta.

– Vous venez de m'ouvrir les yeux, monsieur, je vois maintenant tout le plan.

– Vous le voyez ?

– Oui. C'est simple, et c'est horrible.

– C'est justement parce que c'est simple...

– Que c'est horrible, j'allais le dire.

Le curé était songeur.

- Alors, comprenant le plan, il ne s’agirait que de...
- Pincer le coupable.
- Voilà !
- Voilà...
- Comment ferez-vous ?
- Hier soir, je me suis mal pris. J’aurais dû suivre le cheval.
- Et ce soir ?
- Ce soir je vais le suivre. Je crois d’ailleurs savoir où il va.
- Où ?
- Dans le pâturage de Siméon Gougeon.
- Quoi ?
- Oui.
- Alors c’est lui le coupable ?
- Si je pouvais répondre à ça je serais chanceux.
- Vous ne le savez pas ?
- Non.

- Qu'est-ce qui vous porte à hésiter ?
- Combien mesure Siméon Gougeon ?
- Je ne sais pas...
- Moi non plus. Il ne s'est pas levé.
- Non, c'est vrai.
- Alors, vous voyez ?...
- Je vois.

Le Domino jeta sa cigarette par terre et posa le pied

– Cela est donc le dilemme. Nous savons pourquoi le coup est fait, et qui en est la victime immédiate. Je pourrais même vous dire qui sera victime maintenant. Mais nous ne savons pas de façon certaine qui est le criminel. Car c'est un criminel. Il a des façons bien à lui de procéder, mais c'est tout de même un criminel.

Le curé approuva.

– C'est un rude dilemme en effet.

Le Domino alluma une autre cigarette.

– Tout de même, dit le curé, je suis bien

content de vous avoir fait venir, car sans vous je n'aurait jamais pu mener cette affaire à bien.

Le Domino avait l'air grave.

– Déjà cinq victimes, monsieur le curé, et quatre autres qui sont menacées. Vous croyez que le dilemme est mené à bien ? Je ne crois pas moi...

Le curé rougit.

– Évidemment, c'était une façon de parler.

Le Domino continua :

– Ce que j'essaie de faire, avant tout, c'est de PRÉVENIR le crime. Dans ce cas-ci, j'échoue lamentablement.

VIII

Mais la journée ne se passa pas sans incidents.

Le village était nerveux.

Le Domino était littéralement sur les épines.

Il cherchait, il ruminait.

Il cherchait surtout un plan.

Une manière d'agir.

L'idée.

Cette idée qui sauverait des vies.

Suivre le cheval et sa voiture, soit !

Mais avant ça, empêcher qu'il vienne !

Prévenir plutôt que punir...

Il se promenait sur la longue pelouse devant le presbytère.

Fumant cigarette après cigarette.

Réfléchissant.

Pesant une idée, puis une autre.

Cherchant.

Une automobile passa, diminua.

Une pierre, lancée de la vitre, tomba aux pieds
du Domino.

Il chercha à voir d'où elle venait.

Le seul endroit plausible était cette auto.

Il s'étira pour lire le numéro de licence.

Mais il ne put le lire.

Il ramassa la pierre.

Un papier l'entourait.

Un papier grossier.

En lettre moulées, on y lisait :

« SI VOUS TENEZ À VOTRE VIE : CESSEZ DE VOUS
OCCUPER DE CETTE AFFAIRE ; NOUS POUVONS VOUS TUER
AUSSI FACILEMENT QUE NOUS AVONS TUÉ LES AUTRES. »

Le Domino se mit à sourire.

Le criminel avait de l'imagination.

Il s'en tenait aux formules classiques.

Mais pour un petit village, celles-ci prenaient de l'intérêt.

Le Domino rêvassa un instant.

Puis il relut attentivement le papier.

Du coin de l'œil, il vit venir une auto.

Il aurait pu jurer que c'était la même que tout à l'heure.

Bien innocemment, il continua sa marche.

Cette fois, il se plaça de façon à bien lire le numéro de licence.

Une seconde plus tard, les cinq chiffres étaient notés.

Il les savait, et il s'en servirait.

Il rentra.

Au téléphone, il parla au garagiste de la place.

– 56-789, c'est à qui cette voiture ?

Le garagiste réfléchit un instant à l'autre bout de la ligne.

Le Domino l'entendait souffler.

– C'est au père Siméon Gougeon, dit-il

finalement.

Le Domino raccrocha.

La piste reprenait du sérieux.

Un moment, devant l'air totalement indifférent du bonhomme, il avait été tenté de l'oublier comme suspect, de ne pas l'inclure dans la liste de ceux qui voudraient ou pourraient accomplir un tel crime.

Mais ce dernier incident le forçait à changer d'opinion.

Il décida d'y voir, et dès ce soir.

Il chercha le curé Dartois.

VI

Il le trouva dans son bureau.

– Monsieur le curé, l'affaire se précise. Lisez.

Le curé lut la note de menaces.

Il leva ensuite les yeux sur le Domino noir.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je l'ai fait.

Il relata au curé l'incident.

L'auto qui diminuait.

La pierre lancée.

Le message qui y était attaché.

Et surtout le retour de l'auto, la mise en mémoire du numéro de licence.

Le téléphone au garagiste.

– Et savez-vous à qui l'auto ?

– Oui.

– À qui ?

Le Domino regarda le curé.

– À Siméon Gougeon.

– Siméon Gougeon ? Ainsi...

– Oui, je sais, tout pointé vers lui.

– Vous ne semblez pas satisfait ?

– Non.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je vous le dis, c'est la grandeur du père Siméon qui m'intrigue. Il ne m'a pas paru grand.

– Mais qu'est-ce que cela signifie, sa grandeur ?

Le Domino haussa les épaules.

– Rien, je suppose... une lubie, une idée... Nous en reparlerons.

– Vos plans pour ce soir ?...

– Nous allons les modifier un peu sur mon plan original...|

– Je ne le connaissais pas.

Le Domino se mit à rire.

– C’est vrai, je ne vous l’avais pas dit en détail. Voici.

Alors il expliqua la ligne de conduite.

La stratégie.

La façon dont il entendait, ce soir, prendre les devants et en finir une fois pour toutes.

– Il y a assez longtemps que cela dure, nous allons y mettre un terme dès ce soir.

– Pensez-vous de réussir ?

– Vous avez entendu mon plan ?

– Il me semble excellent.

– Je le crois bon aussi.

– Reste à savoir...

– Reste à savoir s’il fonctionnera. Le curé se leva.

– Venez, allons prendre une tasse de thé, ça nous remettra le canayen.

Le Domino ne se fit pas prier.

Et les deux hommes causèrent.

– Vers six heures le téléphone sonna.

C'était le docteur.

Un autre Gougeon venait de tourner.

On l'avait transporté à l'hôpital.

Le Domino noir se battait les tempes...

– Monsieur le curé, c'est machiavélique ce plan...

– Je le sais, et c'est bien ce qui me décourage.

– Le criminel arrive à ses fins...

– Il est d'une intelligence qui frise le génie.

– Oui, et je crains...

– Vous craignez quoi ?

– Je crains que nous ne fassions fausse route...

– Ce ne serait pas Siméon Gougeon ?

– Je ne sais pas, monsieur le curé, je ne sais plus...

Le Domino se plongeait dans le silence.

Un silence obstiné qui dura le long du souper.

Et au cours de la veillée, il ne répondit que par monosyllabes chaque fois que le curé parlait.

Vers onze heures, une fois de plus, ils sortirent.

– Ce soir, dit le Domino, c’est la fin. Tout passe, ou tout casse.

– Vous êtes décidé ?

– Je suis décidé, et ça va barder.

Encore une fois ils n’eurent pas longtemps à attendre. Le cheval arriva.

Mais au lieu de le suivre où il allait, le curé et le Domino, assis dans la rapide voiture de la cure, allèrent se poster plus loin sur le chemin, là où le cheval inévitablement reviendrait.

Le curé parqua sa voiture dans une entrée, fanaux éteints.

Ils attendirent quelques minutes, puis virent revenir le cheval.

Le cheval passa, à fond de train.

La voiture le suivit à faible distance.

La bête courait à toute allure.

À travers le village.

Jusqu'aux confins.

Puis vers le rang.

Une maison.

Deux maisons.

Trois maisons.

Et il enfila dans le chemin conduisant à la quatrième.

Derrière la maison, vers les bâtiments.

Le curé stoppa l'automobile, et le Domino descendit en courant, suivi du curé.

Ils contournèrent la maison, et frappèrent à la porte de cuisine.

On ouvrit.

Le garçon de Siméon Gougeon leur ouvrit.

– Siméon est-il ici, demanda le curé ?

– Non, il est allé soigner les animaux à l'étable.

– Nous allons l'attendre.

Quelques minutes plus tard, Siméon entra.

Le Domino le regarda.

Il mesurait plus de six pieds.

C'est donc lui ?

L'homme affalé sur le siège de la voiture-fantôme, c'était lui ?

Devant le curé et le Domino noir, toujours déguisé. Siméon perdit contenance.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Des choses graves, mon Siméon, dit le curé.

– Expliquez-vous ?

Le Domino s'interposa.

– Un instant, je vais parler.

Il montra la berceuse à Siméon.

– Asseyez-vous.

Le bonhomme s'exécuta.

– Maintenant, nous allons tirer des choses au clair.

X

– Vous venez de soigner vos animaux ?

– Oui.

– Vous n’êtes allé que là ?

– Vous êtes sûr ?

– Oui.

– Absolument certain ?

– Oui.

– Et si je vous disais que vous avez menti !

Le bonhomme voulut se lever.

Mais le revolver du Domino noir le tint en
jeu.

– Écoutez, Siméon Gougeon, c’est fini, la
comédie est finie. Vous êtes pris, autant avouer.

Mais le bonhomme se pinça les lèvres.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Je sais ce que je dis, moi. Dans votre étable, ce soir, il y a un cheval noir, avec une tache blanche sur le côté. Il a les pattes un peu brûlées, à cause des petites torches d'amadou que vous y avez attachées. Ça explique sa grande vitesse.

– Ce n'est pas vrai.

– Êtes-vous prêt à venir me montrer votre étable ?

Mais le bonhomme resta assis.

– Vous voyez qu'il serait plus simple d'avouer.

– Eh, bien, oui, c'est moi.

– Pourquoi faisiez-vous ça ?

– Pour leur faire peur ?

– À qui ?

– Mes cousins, mes cousines ?

– Qu'est-ce que ça vous donnait ?

– Ils tournent fous facilement.

– Et alors ?

– On les amène à l'asile.

– Et puis ?

– Et puis, quand ils y seront tous, je serai le dernier parent sain d'esprit, alors j'aurai jouissance de leur bien, puisqu'ils sont intestat, et j'en hériterai à leur mort.

– Et l'incendie d'hier soir ?

– Je n'ai rien eu à voir avec ça.

– Savez-vous que c'est un crime que vous commettiez chaque fois qu'un Gougeon devenait fou par votre faute ?

Le bonhomme se pinça les lèvres derechef.

– Qui vous a donné cette idée ?

Le bonhomme ne répondit pas.

– Qui vous a suggéré ce plan ?

– Vous ne le saurez pas.

– Il vient de vous ?

– ...

– Parlez, il vient de vous ?

– Non.

Puis le père Siméon se mit à rire.

Un rire faux, qui s'enfla et devint totalement imbécile.

Sous le coup de cette grande émotion.

Sous le coup de la mauvaise surprise de sa découverte par le Domino, le vieux avait suivi la trace de tous les Gougeons, et il était devenu fou.

Le Domino se tourna vers le garçon.

– Quel est votre nom ?

– Moi ?

Il semblait sortir d'une torpeur.

– Désiré Gougeon.

– Vous êtes son garçon ?

Et il montrait le père Siméon.

– Oui.

– Vous me semblez plus intelligent que vos cousins et cousines...

– Croyez-vous ?

– Oui...

Puis le Domino noir se tourna vers Siméon Gougeon..

– C'est votre garçon qui vous a suggéré le plan ?

Le père Siméon eut comme une lueur d'intelligence dans le regard, un éclair qui dura une seconde, et il s'élança sur son garçon, Désiré.

Mais le Domino, aidé du jeune curé, retint le vieux...

– Je commence à comprendre, dit le Domino... Je commence à comprendre... Désiré Gougeon, c'est votre œuvre, tout ça. Le vrai coupable, l'instigateur, c'est vous !

Et vous seul ?

Le jeune homme regardait le Domino d'un air enragé.

– De quoi vous mêlez-vous ?

– De ce qui me regarde. Ce crime est horrible, parce qu'il a été conçu de longue date. Son exécution a été simplifiée du fait que vous avez agi sur l'esprit impressionnable de votre père. En lui faisant passer les crimes sur le dos, il n'en tenait qu'à vous de provoquer chez lui une émotion subite qui le rendrait fou. Mais je

veillais...

Le garçon se jeta vers la porte.

– Vous ne m’aurez pas vivant !

Le Domino tira une balle dans le plafond.

Désiré Gougeon s’arrêta, puis, poussant un rugissement, il s’élança sur le Domino.

Celui-ci l’attendait.

De pied ferme.

Désiré bondit.

Retomba sur ses pieds devant le Domino.

Mais le Domino para le coup de poing lancé.

D’un revers de main, il se gara.

Puis il frappa à son tour.

De muscles solides, longuement entraîné à la boxe, il atteignit Désiré en pleine mâchoire.

Celui-ci tomba.

Sa fuite était un aveu.

Le curé était témoin.

Le spectre de Saint-Dauville.

Le cheval-fantôme aux si tristes résultats avait cessé d'exister.

Revenus au presbytère, après que le Domino noir eut dûment déposé le criminel entre les mains du constable du village, et le troublé aussi, le curé et le détective-amateur se rassasièrent d'une bonne tasse de thé.

– Voici la fin de cette affaire, monsieur le curé.

– Oui, et je vous avouerai qu'elle m'a causé bien des soucis.

– Je n'en doute pas.

– Mais comment avez-vous pu centraliser vos recherches aussi vite ?

– Comment ça ?

– Mais oui. Dès le lendemain matin de votre arrivée ici, vous dirigiez vos recherches dans la direction de Siméon Gougeon.

– C'est vrai.

– Comment se fait-il donc ?...

– Je suis allé prendre une marche. Sur le

chemin, je cherchais surtout un pâturage où paissait un petit cheval noir.

– Vous l’avez trouvé ?

– Oui. Mais surtout j’ai trouvé un morceau d’amadou imbibé d’huile, et à moitié brûlé.

– C’était chez Siméon Gougeon ?

– Dans son chemin privé, oui.

– Mais pourquoi hésiter ensuite ?

– Je ne sais pas. Jusqu’à la dernière minute j’avais l’intuition qu’il n’était pas coupable. Et vous voyez, j’avais raison...

– Mais il est coupable.

– Oui et non. Il n’était pas, même à ce moment-là, complètement responsable de ses actes.

– Vous considérez Désiré...

– Infiniment plus coupable que le père Siméon.

– Moralement, il l’est autant...

– De façon psychologique, il l’est plus, car il

dirigeait à son gré les actions du vieux.

– Le plan était beau.

– Horriblement beau.

– Désiré s'assurait l'impunité.

– Il a fallu, qu'au dernier moment, il perde la tête. S'il avait nié, je n'avais absolument aucune preuve contre lui. Nous faisons interner le vieux, et Désiré s'en tirait.

– Mais il a perdu la tête.

– Tous les grands criminels perdent ainsi la tête à un moment donné, et c'est leur perte. La police les trappe presque toujours de cette façon.

À ce moment, on sonna à la porte.

C'était le constable.

Pâle et essoufflé

– Vous avez couru, Denis, remarqua le curé ?

– Oui, c'est bien assez. Écoutez, Désiré Gougeon... Il s'est enfui ?

– Oh, non, bien pire que ça. Il avait du poison sur lui, il est mort. Je viens de le trouver dans sa

cellule.

– Vous êtes sûr qu’il est mort ?

– J’en suis certain, il est absolument mort.

Le curé Dartois rentra dans son bureau.

– Vous avez entendu ?

– Non.

– Désiré Gougeon s’est empoisonné dans sa cellule.

– Non ?

– C’est le constable qui vient m’avertir.

– Ce qui prouve une fois pour toutes que mon intuition ne se trompait pas. Désiré Gougeon était bien près de la folie, et c’est pourquoi la machination de son crime était géniale.

Le curé approuva de la tête.

– Qu’il repose en paix, il expie pour ses péchés.

Le Domino baissa la tête un instant...

Puis il se remit à boire sa tasse de thé en silence.

Un moment après, le curé demanda en souriant :

– Lorsque vous écrirez vos mémoires, comment appellerez-vous cette cause que vous venez de terminer ?

– Le Cheval du Diable, tout simplement... malgré qu'un autre titre se place devant mon esprit.

– Lequel ?

– Le Domino solitaire...

– Pourquoi ?

– Parce que, pour la première fois depuis mon entrée dans cette carrière je travaille seul.

– Seul ?

– Oui, sans Benoit Augé, mon fidèle assistant et commensal, et mon ennemi amical, Théo Belœil, de la police provinciale.

Cet ouvrage est le 689^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.